

vue avec Vladimir Illitch, qui eut lieu peu de jours avant la bataille, dans une maison du faubourg ouvrier de Vyborg. Lénine, traqué par la police de Kérensky, Lénine dont, en cas de capture, une balle égarée eut probablement abrégé les jours, y vint méconnaissable. « Nous nous trouvâmes en présence d'un petit vieux grisonnant, portant pince-nez, assez bien portant, plutôt débonnaire ; on eut dit un musicien, un instituteur ou un bouquiniste. Il ôta sa perruque et nous reconnûmes son regard où brûlait comme de coutume une flamme d'humour : « Quoi de nouveau ? » Il était plein d'assurance. Il s'enquit de la possibilité d'appeler la flotte à Petrograd. A l'objection que ce serait dégarnir le front de mer, sa réplique fut péremptoire : « Voyons ! Les marins doivent bien comprendre que la révolution est plus menacée à Petrograd que sur la Baltique ! »

Située au centre de la ville, sur un îlot de la Néva, bien garnie de canons, la forteresse de Pierre-et-Paul était pour le C. R. M. un gros sujet d'inquiétude. Son artillerie menaçait le Palais d'Hiver. Son arsenal renfermait 100.000 fusils. Sa garnison paraissait fidèle au gouvernement provisoire. Trotsky proposa de prendre la citadelle de l'intérieur... par un meeting. Il y réussit (avec Lachévitch).

La journée du 22 octobre fut celle du Soviet de Petrograd : ce fut, en somme, le plébiscite grandiose de l'insurrection. Comme il arrive souvent quand s'accomplissent des événements d'une immense ampleur, la cause immédiate paraît en être de peu d'importance : car elle n'est en réalité, dans l'enchaînement des causes, que le dernier maillon souvent ténu. Le Comité Exécutif Central des Soviets, encore sous l'empire des socialistes de paix sociale, tenait la caisse du Soviet de Petrograd. Celui-ci avait besoin d'un journal. Il fut résolu d'organiser le 22, une série de grands meetings destinés à réunir les fonds nécessaires à la création d'un organe. La presse bourgeoise, apeurée par cette mobilisation de masses, annonça l'émeute. Kérensky tint un langage qui parût énergique mais n'était que fanfaron. « Toute la Russie est avec nous ! Nous n'avons rien à craindre. » Il menaça « les éléments, les groupes, les partis qui osent attenter à la liberté du peuple russe, risquant au même moment d'ouvrir le front à l'Allemagne, d'une liquidation décisive et complète. » Un Galiffet ! Un Cavaignac ! Vaines menaces. Il était trop tard. La journée du 22 fut une mobilisation formidable des masses. Toutes les salles furent bondées. A la Maison du Peuple (*Narodny Dom*) des milliers d'hommes emplirent les couloirs, les galeries, les salles ; dans le grand hall des grappes humaines s'accrochèrent, frémissantes, à l'armature métallique de l'édifice... John Reed était là ; ses notes sur cette assemblée où la voix de Trotsky sou-

leva la foule méritent d'être citées (2) : « Autour de moi les gens paraissaient entrer en extase. Il me semblait que la foule allait entonner tout à coup, spontanément, sans entente ni signal, un hymne religieux. Trotsky lut une résolution ou une formule générale disant à peu près que l'on verserait pour la cause des ouvriers et des paysans, jusqu'à la dernière goutte de sang... — Qui est pour ? — La foule innombrable leva les mains comme un seul homme. Je voyais ces mains levées et les yeux brûlants des hommes, des femmes, des adolescents, des ouvriers, des soldats, des moujiks... Trotsky continuait à parler. Les mains innombrables demeuraient levées. Trotsky scandait les mots « Que ce vote soit votre serment ! Vous jurez de donner toutes vos forces, de ne reculer devant aucun sacrifice pour soutenir le Soviet qui entreprend d'achever la victoire de la révolution et de vous donner la terre, le pain, la paix ! » Les mains innombrables demeuraient levées. La foule consentait. La foule prêtait serment... Et la même chose se passait dans tout Petrograd. Partout avaient lieu les derniers apprêts ; on prêtait partout les derniers serments. Des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers d'hommes. C'était déjà l'insurrection. »

Cronstadt et la flotte

Les forces révolutionnaires de Cronstadt reçurent le matin du 25, l'ordre de se préparer à prendre la défense du congrès des Soviets (car toute l'offensive se déroulait avec un semblant formel de défensive.) Arrêtons-nous un instant sur la préparation de Cronstadt, dont un des participants, I. Flerovsky (3), a laissé un excellent récit. L'élément rationnel, concerté, la parfaite organisation de l'insurrection, conçue comme une opération militaire à conduire selon les règles de l'art de la guerre, nous y apparaît avec relief : et le contraste avec les mouvements spontanés ou mal organisés si nombreux dans l'histoire du prolétariat en est saisissant : « La préparation à l'intervention à Petrograd se fit exclusivement la nuit... Le Club naval était bondé de soldats, de marins et d'ouvriers, tous en tenue de combat, prêts... L'état-major révolutionnaire, arrêtait avec précision le plan des opérations, désignait les unités et les équipes, faisait le décompte des vivres et des munitions, procédait aux nominations de chefs. La nuit se passa en travail intense. Les bâtiments suivants furent désignés pour participer à l'opération : le torpilleur lance-mines *Amour*, le vieux cuirassé *Aube de la Liberté* (anc. *Alexandre III*), le monitor *Vautour*. L'*Amour* et le *Vautour* devaient amener à Petrograd une descente de troupes. Le cuirassé devait se placer à

(2) John Reed, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*.

(3) I. Flerovsky, *Cronstadt en Octobre 1917*. La *Rév. Prol.*, N° 10, 1922.

l'entrée du canal maritime pour tenir sous ses canons le chemin de fer côtier. — Une activité intense, mais silencieuse, se poursuivait dans les rues. Les détachements de l'armée et des équipages de la flotte se dirigeaient vers le port. On ne voyait à la lueur des flambeaux que les visages sérieux, concentrés, des premiers rangs. Ni rires, ni voix. Le pas martelé des hommes en marche, de brefs commandements. Le passage grondant des camions automobiles interrompait seul le silence. Dans le port, les bateaux étaient hâtivement chargés. Les détachements alignés sur le quai attendaient patiemment l'heure de l'embarquement. — Est-il possible, pensai-je malgré moi, que telles soient les dernières minutes avant la révolution, la plus grande ? Tout s'accomplit avec tant de simplicité et de netteté, qu'on pourrait se croire à la veille de n'importe quelle opération militaire. Cela ressemble si peu aux scènes de révolution que nous connaissons par l'histoire... — **Cette révolution, me dit mon compagnon de route, s'accomplira de la bonne manière.** »

Cette révolution s'accomplissait de la bonne manière prolétarienne : avec organisation. C'est pourquoi elle vainquit — à Petrograd — si facilement et si complètement.

Empruntons à ces mémoires une autre scène significative. A bord d'un vaisseau en marche vers l'insurrection. Le délégué de l'état-major révolutionnaire se présente au mess des officiers : « Ici, l'humeur est différente. On est inquiet, soucieux, désorienté. A mon entrée, à mon salut, les officiers se lèvent. Ils écoutent debout mes brèves explications — et l'ordre : — Nous allons, les armes à la main, renverser le gouvernement provisoire. Le pouvoir passe aux Soviets. Nous ne comptons pas sur votre sympathie, nous n'en avons nul besoin. Mais nous exigeons que vous restiez à vos postes, remplissant avec ponctualité vos devoirs et obéissant à nos ordres. Nous vous épargnerons les épreuves superflues. C'est tout. — Compris ! répond le capitaine. Les officiers se rendirent à l'instant à leurs postes. Le capitaine monta sur la dunette. »

Il y a là une leçon qui ne doit pas être perdue.

La flotte vint nombreuse à la rescousse du prolétariat et de la garnison. Les croiseurs *Aurore*, *Oleg*, *Novik*, *Zabiiaka*, *Samson*, deux torpilleurs, d'autres bâtiments encore remontèrent la Néva.

La prise du Palais d'Hiver

Trois camarades, Podvoiski, Antonov-Ovseenko, Lachévitch (4) avaient été chargés d'organi-

(4) Podvoisky, membre du parti bolchévique depuis de longues années, un des créateurs de l'organisation militaire du parti. Plus tard Commissaire du Peuple à la guerre de la R. S. F. S. R., puis de l'Ukraine soviétique. S'est consacré depuis à la préparation militaire de la jeunesse et à la culture physique.

Antonov-Ovseenko, ancien officier, publiciste, émi-

ser la prise du Palais d'Hiver. Avec eux, travaillait Tchoudnovski, grand militant des premiers jours, qui devait périr bientôt en Ukraine. L'ancienne résidence impériale est située au centre de la ville, en bordure de la Néva ; sur l'autre rive, à six cents mètres, la forteresse de Pierre-et-Paul lui fait vis-à-vis. Au Midi, la façade du palais donne sur une vaste place pavée, où s'érige la colonne Alexandre I^{er}. Lieu historique. Au fond, en demi-cercle, les vastes bâtiments réguliers de l'ancien grand Etat-major et de l'ancien Ministère des Affaires Etrangères. Sur cette place crépitaient, en 1866, les coups de revolver de l'étudiant Karakozov, devant lequel on vit fuir, courant en zigzags, blême et la nuque baissée, l'autocrate Alexandre II. En 1871, la dynamite du menuisier Stéphane Khatourine, explosant sous les appartements impériaux, secouait ces mornes édifices. Au 22 janvier 1905, sous ces fenêtres, la troupe ouvrait le feu sur une foule de pétitionnaires ouvriers, porteurs d'icônes, venus vers le tsar, petit-père du peuple, en chantant des hymnes religieux. Il y eut ici une cinquantaine de morts et plus d'un millier de victimes, au total ; et l'autocratie fut touchée à mort par ses propres balles...

Le 25 Octobre, dès le matin, les régiments acquis aux bolcheviks et les gardes-rouges commencèrent à cerner le Palais d'Hiver, siège du ministère Kérensky. L'assaut devait être donné à 9 h. du soir, bien que Lénine s'impatientât, exigeant qu'on en finit plus vite. Pendant que le cercle de fer se resserrait lentement autour du palais, le congrès des Soviets se réunissait à Smolny dans un ancien institut des Filles de la noblesse. Encore illégal, quelques heures avant d'incarner la dictature du prolétariat, encore grimé, Lénine arpenta d'un pas nerveux une chambrette de l'institut. A tout arrivant il demandait : « Le Palais ? Pas encore pris ? » La fureur montait en lui contre les hésitants, les temporisateurs, les indécis. Il menaçait Podvoisky : « Il faut le faire fusiller, le faire fusiller ! ». — Les soldats, groupés autour des brasiers dans les rues voisines du palais, témoignaient de la même impatience. On les entendait murmurer que « les bolcheviks aussi se mettaient à faire de la diplomatie ». Une fois de plus le sentiment de Lénine, était, même sur un point de détail, celui de la masse. Podvoisky, sûr de tenir la victoire, différait l'assaut. L'agitation démoralisait un ennemi condamné. Chaque goutte de sang révolution-

gré, rédigea pendant la guerre à Paris, les organes internationalistes *Goloss*, *Naché Slovo*, *Natchalo*. Adhéra au parti bolchévique en 1917, devint un des chefs de l'Armée-Rouge pendant la guerre civile. Chef de la Direction Politique de l'Armée en 1923, puis représentant des Soviets en Tchécoslovaquie.

Lachévitch, vieux militant bolchévique, plus tard membre des Comités révolutionnaires de Guerre de Petrograd (1919-20) puis de la Sibirie, après la chute des Koltchak. Aujourd'hui (1926) suppléant au Commissaire du Peuple à la Guerre.